

# 1

Léonie ralentit l'allure pour finir par s'arrêter devant la perspective qui se déployait au fond de l'allée majestueuse entre deux nappes de brouillard. Dans le silence du petit matin, elle prit une profonde inspiration, et l'air froid de décembre transforma son haleine en petites bouffées de vapeur. Elle se pencha en avant et demeura immobile un instant pour reprendre son souffle. Cela faisait plusieurs années, depuis qu'elle avait donné naissance à son cinquième fils, qu'elle se levait à sept heures tous les jours pour enfiler son jogging et aller courir dans le parc pendant une demi-heure, en toutes saisons et par tous les temps.

Lorsqu'elle eut retrouvé une respiration normale, elle se redressa et essuya la sueur qui perlait sur son visage avec l'éponge qu'elle portait pendue autour du cou. Enfin, elle se dirigea à pas cadencés vers le majestueux édifice de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

La villa évoquait un géant docile qui reposait gracieusement au centre d'un jardin entouré par un parc de deux hectares. Les premiers rayons du soleil dispersèrent le brouillard, et Léonie aperçut d'abord les arches du portique qui couraient le long de la façade jaune paille, puis, en s'approchant, elle distingua les parterres bordés de bruyère violacée, les buissons de camélias en boutons, les baies rougissantes du houx.

L'ensemble évoquait une atmosphère de paix et de sérénité, mais Léonie savait que cette demeure renfermait nombre de secrets et de préoccupations, des tourments aussi.

Elle-même gardait jalousement les siens, pensa-t-elle en franchissant le seuil de la maison.

Elle descendit au sous-sol où, dans un espace immense baigné de lumière ouatée se trouvait la piscine. Elle se déshabilla et, simplement vêtue de sa culotte, plongea dans l'eau. Elle fit trois longueurs avant de sortir et d'enfiler le peignoir de bain que lui tendait sa masseuse, toujours aussi efficace que discrète.

Léonie la suivit dans la cabine doublée de bois de bouleau et s'étendit sur la table de massage chauffée pour s'abandonner aux mains savantes qui, en quelques pressions habiles des doigts, soulageraient la tension de ses muscles. La femme pratiqua un massage tonifiant et lui étala sur le corps des huiles essentielles aromatiques. En dépit de ses quarante-huit ans et cinq grossesses, Léonie pouvait se vanter de posséder encore un physique presque parfait. Sa masseuse affirmait que Madame aurait été tout aussi parfaite sans ces soins quotidiens, mais Madame la laissait parler et persistait dans ses habitudes.

Une fois le massage terminé, Léonie endossa un peignoir en chenille et alla jusqu'à l'ascenseur qui l'em mènerait à ses appartements. La porte s'ouvrit sur son beau-père vêtu d'un peignoir noir.

— Bonjour, père, salua-t-elle.

— Bonjour, petite sorcière, répondit Renzo Cantoni en se dirigeant à son tour vers la piscine.

Léonie esquissa un sourire. Cet échange de civilités se reproduisait tous les jours, toujours de la même manière.

L'ascenseur avait été installé plusieurs années auparavant afin de faciliter les déplacements de Celina, sa belle-mère, qui souffrait d'une obésité invalidante et qui était morte depuis longtemps. À présent, tout le monde l'utilisait. Dans sa chambre, Léonie s'habilla et, à huit heures trente tapantes, elle franchissait le seuil de la véranda où était servi le petit-déjeuner.

Guido Cantoni, son mari, un quinquagénaire au regard perpétuellement triste, était debout devant la desserte en bois laqué qui croulait sous les victuailles.

Il était en train de se servir une part de tarte aux pommes qui sortait du four et qui embaumait le beurre et la cannelle.

— Tu en veux ? demanda-t-il en la voyant entrer.

Les cuisines de la demeure livraient toujours des mets délicieux mais riches, qui avaient déjà provoqué deux infarctus au patriarche et une crise cardiaque fatale à son épouse. De toute la famille, seule Léonie suivait un régime plus léger et plus sain.

— Non, merci, répondit-elle.

Elle s'approcha de lui pour effleurer sa joue pâle d'un baiser, emplit une coupelle en verre de yaourt fait maison et y ajouta une cuillerée de salade de fruits frais avant d'aller prendre place à table. Son mari s'assit en face d'elle.

C'était le 22 décembre, et les grandes baies de la pièce laissaient apercevoir, au-delà des massifs du jardin, le parc de chênes verts et de chênes-lièges sur un fond de ciel bleu vif émaillé de gros nuages blancs.

Un domestique plutôt âgé, en frac rouge sombre, entra dans la pièce avec les brocs de café et de lait qu'il déposa sur la table.

— Bonjour, Madame. Bonjour, Monsieur, murmura-t-il.

Guido lui rendit son salut, et Léonie lui adressa un sourire. Elle s'était prise d'affection pour le vieux Nesto qui était au service de la famille depuis tant d'années. Lorsqu'elle était entrée dans cette grande villa pour la première fois, c'est lui qui l'avait accueillie avec une attitude toute paternelle, comme pour l'encourager à ne pas se laisser intimider par le faste des lieux.

Dès que le domestique se fut éclipsé, Guido dit à sa femme :

— Tu es très élégante ce matin.

Lui-même était vêtu d'un vieux tricot noir à col cheminée et d'un pantalon de flanelle grise.

— Merci, mon cher, répondit Léonie.

— Et tu es particulièrement radieuse, poursuivit-il avec une note de déception dans la voix.

Déconcertée, Léonie leva les yeux vers lui.

Dans l'atmosphère feutrée et la chaleur confortable de la véranda, les paroles de Guido résonnèrent presque comme une accusation. L'ombre d'un sourire amer se dessina sur le visage de l'homme tandis qu'il ajoutait :

— On dit que les femmes reflleurissent au printemps. Toi, par contre, tu embellis à l'approche de Noël. C'est ainsi depuis toujours.

Léonie se demandait ce que son mari, habituellement plutôt avare de paroles, cherchait à lui faire comprendre ; en général, il réservait ce style riche et spirituel à ses écrits.

— Tu te sens bien ? lui demanda-t-elle.

Guido avait peut-être découvert quelque chose. Impossible ! Mais peut-être était-il en train, comme il lui arrivait parfois de le faire, d'essayer les répliques d'un dialogue pour une nouvelle pièce ?

Le fils Cantoni avait cessé de travailler pour l'entreprise familiale avant leur mariage. Il avait délaissé

la fabrication des robinets pour lui préférer la carrière d'écrivain. Si la famille devait sa fortune aux Robinetteries Cantoni, Guido vivait des gains que lui procurait son activité de scénariste.

— Moi, oui, et toi ? demanda-t-il à son tour d'un ton presque agressif.

À cet instant, le *cavaliere* Renzo Cantoni fit son entrée dans un nuage d'arômes provenant des huiles essentielles utilisées par la masseuse. Il était vêtu d'une élégante robe d'intérieur bleu foncé et de pantoufles en velours de la même nuance.

Guido se leva pour aller à sa rencontre et tira la chaise capitonnée sur laquelle son père s'installa en manifestant son habituelle expression renfrognée : le matin, il était toujours de mauvaise humeur. Il s'empara de la clochette en argent posée à côté de son assiette et la secoua jusqu'à ce que Nesto fasse son apparition.

— Je vais très bien, ajouta Léonie en reprenant la conversation avec son mari.

Et elle insista :

— D'ailleurs, tu l'as dit toi-même : à l'approche de Noël, je refleuris comme si c'était le printemps.

— C'est justement le problème, siffla Guido en se dirigeant vers la desserte pour se servir d'une nouvelle ration de nourriture.

## 2

Léonie rougit comme si elle avait une bouffée de chaleur, mais ne répliqua pas.

Nesto avait fait son apparition avec, dans une main, la cuiller d'argent dans laquelle il tenait un jaune d'œuf poché dans le jus de citron et, dans l'autre, une soucoupe pour recueillir les éventuelles gouttes.

Renzo Cantoni avala l'œuf avec une satisfaction évidente avant d'adresser à sa bru un sourire malicieux :

— C'est mon élixir de vie éternelle, au cas où quelqu'un convoiterait mon fauteuil de président des Robinetteries, déclara-t-il.

Léonie se contenta de lui rendre son sourire sans céder à la provocation.

Elle était officiellement devenue vice-présidente de l'entreprise familiale quatre ans plus tôt, lorsque son beau-père avait eu son second infarctus et que les médecins avaient déclaré qu'il ne serait plus en mesure de diriger seul l'affaire familiale.

Il avait mis plusieurs mois à se rétablir et, en son absence, Léonie avait dirigé l'entreprise avec professionnalisme et autorité. Renzo Cantoni avait reconnu ses mérites en la nommant vice-présidente, mais il n'en avait pas moins ajouté :

— Rappelle-toi que, tant que j'en aurai le pouvoir et la volonté, je reste le patron.

Il avait prononcé ces mots d'un ton bourru, mais, en réalité, c'était pour lui un immense soulagement. Il disposait enfin d'un successeur digne de prendre les rênes à sa place.

Entre les mains de Léonie, l'entreprise continuerait à prospérer. Cet homme rude et cassant nourrissait, en effet, pour sa belle-fille une estime et une tendresse qu'il ne dévoilait pas de crainte de passer pour un sentimental.

— Voulez-vous m'accompagner à l'usine ce matin, père ? demanda Léonie.

— Pour quoi faire ? Je devrais y retourner pour les vœux de fin d'année. Et puis, tu ne vas pas y traîner, non ? répliqua Renzo avec son sourire malicieux.

C'était un fait connu de tous, tant à l'usine que dans la famille : le 22 décembre, jour du solstice d'hiver, Léonie grimpait dans sa voiture pour s'en aller pour toute la journée et ne revenir que le soir à la maison. Personne ne savait où elle disparaissait. Tous, son mari compris, avaient accepté cette extravagance sans chercher à en savoir davantage ou à faire des commentaires. Toutefois, ce matin-là, pour la première fois, Guido avait lancé un pavé dans la mare.

Impassible et silencieux, Nesto servit le petit-déjeuner à son maître et se plaça derrière lui, prêt à intervenir au moindre signe.

— Giuditta arrive cet après-midi. Qui ira la chercher à l'aéroport ? demanda Guido à son épouse.

C'était la dernière de ses filles et elle faisait ses études dans une école suisse des plus exclusives. Toutefois, comme ses autres enfants dispersés à travers le globe, elle passait toujours les fêtes de fin d'année en Italie, avec ses parents.

— Pas moi, et tu le sais, répondit Léonie.

— C'est-à-dire qu'aujourd'hui, je dois voir un metteur en scène..., mais si tu ne peux vraiment pas...

Léonie reposa sa serviette sur la table et plongea les yeux dans ceux de son mari avant de lui demander avec un calme olympien :

— Que cherches-tu à me dire, Guido ?

Il sembla se retirer sous sa coquille comme une tortue. Puis, il sourit, posa sa main sur celle de sa femme et répondit :

— Rien, tout va bien, mon trésor.

— Mais elle ne devait pas arriver le vingt-quatre comme les autres ? demanda Léonie.

— Quand les enfants font-ils ce que nous attendons d'eux ? grommela le vieil homme en lançant à Guido un regard lourd de signification.

Au bout de trente ans, il ne réussissait toujours pas à pardonner à son fils unique d'avoir abandonné l'entreprise familiale.

— La veille de Noël, ajouta-t-il, le rideau se lèvera sur la même scène rituelle. J'ai l'intention de passer la soirée à mon club. Nous serons peu nombreux, mais des meilleurs.

Il faisait allusion au Clubino, un cercle milanais réputé dont il était administrateur.

— Nous le savons, papa. Tu dis toujours ça et puis tu restes en famille, heureux de te faire tyranniser par tes petits-enfants, déclara Guido.

Léonie se leva et s'approcha de son beau-père pour l'embrasser sur la joue.

— Bonne journée, père. Faites bien attention à vous, déclara-t-elle avec un sourire radieux.

— Toi aussi, petite sorcière, marmonna le vieil homme, tout attendri.

Le jour où il était revenu dans les bureaux après son

second infarctus, Léonie avait organisé une petite fête. Les employés lui avaient offert un grand bouquet de fleurs et avaient porté un toast à son retour.

Pour sa part, il avait prononcé un petit discours rédigé avec sa belle-fille, quelques mots pour rappeler que Léonie Cantoni s'était chargée d'une mission tout sauf légère pendant qu'il était souffrant pour diriger seule l'entreprise et d'autant plus dans une période au cours de laquelle les signes annonciateurs d'une récession se manifestaient. C'est alors qu'il l'avait nommée vice-présidente des Robinetteries Cantoni. Parce que Léonie avait emporté le respect et l'estime de tous, l'annonce du patron avait été longuement applaudie. Cette transmission des rênes avait, en effet, déjà eu lieu lorsque Léonie avait suppléé à l'absence de son beau-père après le premier infarctus et avait mis en place des initiatives fructueuses dans l'organisation du travail.

Lorsque les applaudissements s'étaient tus, le *cavaliere* avait repris la parole et, tourné vers sa belle-fille, lui avait demandé :

— C'est ce que tu voulais ?

Nullement intimidée, Léonie avait répliqué du tac au tac :

— Ce qui est merveilleux entre nous, père, c'est que nous voulons les mêmes choses. Toutefois, vous restez le président et moi je ne suis que votre bras droit.

Après une nouvelle volée d'acclamations, un bouquet était apparu pour la « patronne ».

Le vieil homme lui murmura à l'oreille :

— Réussirai-je à te faire dire, avant de mourir, où tu vas, tous les ans, le vingt-deux décembre ?

— Il faudra vous armer d'une patience d'ange, parce que bien des années s'écouleront avant que ce jour n'arrive, chuchota-t-elle d'un ton ironique.

— Vous avez terminé avec vos petits secrets ? coupa Guido.

— Ne va pas t'inventer une jalousie qui ne te ressemble pas, répondit son épouse avec un sourire.

Elle s'approcha de lui et déposa un baiser sur sa joue avant d'ajouter :

— À ce soir. Demande à Giuditta de t'expliquer pourquoi elle vient avec deux jours d'avance.

Dans le vestibule, Léonie retrouva sa femme de chambre qui lui tendait une veste matelassée, ses gants et sa sacoche de travail.

Elle la remercia et sortit. Quelqu'un avait déjà fait en sorte que la voiture se trouve devant la villa. Elle monta dedans, attacha sa ceinture de sécurité et démarra. Elle traversa le parc et longea la longue allée jusqu'à l'imposant portail en fer forgé qui s'ouvrit automatiquement.

Rien ni personne, pas même la présence de ses enfants, n'auraient pu la faire renoncer à la journée qui, depuis son mariage, n'appartenait qu'à elle et à elle seule.